

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 21 NOVEMBRE 1891

## CARMEN

## PREMIERE PARTIE

(Suite)

—Non pas au revoir, Quirino, répondit la jeune fille dont le regard acéré comme la pointe d'une épée, le blessa au cœur, non pas au revoir, mais adieu !

L'Indien se dirigea lentement vers la porte. Au moment de l'atteindre il se retourna.

"Au revoir !" répéta-t-il avec l'accent de la menace, et il sortit.

Moralès aussitôt quitta la chambre où il se cachait et rejoignit Carmen.

La jeune fille, les deux bras croisés sur la poitrine, la tête haute, les yeux tournés vers la porte qui venait de se refermer derrière Quirino, conservait une attitude de défi, et son sein se soulevait avec force sous le tissu de son corsage.

"Ah ! je le savais bien ! murmura le gitano, je ne le savais que trop, ce sauvagement maudit, ce Quirino damné te déteste maintenant tout autant qu'il t'aimait ! Il t'a menacée, et la menace d'un Indien n'est jamais vaine ! Ces gens là, vois tu, ont toutes les ruses du serpent, il te l'a dit lui-même. Il te suivra partout, il marchera dans ton ombre, et par conséquent dans la mienne ! Ah ! caramba ! caramba ! ma sœur, dans quelle fâcheuse et vilaine situation tu viens de nous jeter ! Si Notre-Dame-del-Pilar et saint Jacques de Compostelle n'ont point pitié de nous, comment allons-nous sortir de là ?"

Et Moralès se mit à soupirer d'une façon lamentable.

La baladine restait silencieuse. Elle ne semblait point avoir écouté les doléances du gitano.

"Carmen ! lui dit ce dernier avec impatience et dépit.

—Mon frère ? demanda-t-elle en le regardant avec distraction.

—Voyons, au moins, réponds-moi !

—A quoi veux tu que je réponde ?

—Que penses-tu de ce qui se passe ?

—Je pense que nous allons jouer une partie dangereuse dont ma vie est l'enjeu, et que, par conséquent, il faut gagner cette partie !

—Ainsi, tu persévères !

—Plus que jamais !

—Tu n'as pas peur de Quirino ?

—Quirino me tuera peut être, mais je n'ai pas peur de lui ! Tu sais bien d'ailleurs, toi qui me connais, que je ne suis pas fille à pâlir devant un danger, à reculer devant une menace !

—Allons, le sort en est jeté ! puisque tu le veux, agissons."

En prononçant d'une voix tremblante ces paroles résolues, Moralès se baissa ; il ramassa les montures d'or des boucles d'oreilles écrasées et les mit prestement dans sa poche, en murmurant d'un ton de regret et de courroux :

"Féroce Indien ! demi-sauvage ! double brute ! voilà cent piastres en poussière ! N'aurait-il pas mieux valu mille fois me donner ces perles, puisque Carmen n'en voulait pas !"

## XVI

## LA MULATRESSE

Nos lecteurs se souviennent-ils qu'en quittant don José et Annunziata, le chevalier Tancredi de Najac se disait à peu près ceci :

"Comme elle est divinement belle et gracieuse, cette charmante et fière Espagnole ! Ah ! si j'étais riche ! si j'étais amiral ! si seulement j'étais mar-

quis, je sens que je l'aimerais, cette jeune fille ! Mais que lui pourrais-je offrir en échange des millions de son père, moi qui suis un pauvre cadet n'ayant que mon nom sans titre et mon épée pour tout bien ? Allons, ne pensons plus à elle, car j'aurais peur d'y penser trop !"

Certes cette résolution était sage !

Par malheur, il est bien rare que des résolutions de ce genre soient tenues religieusement, et presque toujours, lorsqu'un homme s'est dit : *Je ne veux plus penser à telle femme !* c'est une raison pour qu'il y pense invinciblement et d'une façon à peu près continuelle.

Tancredi ne fit point exception à cette règle générale.

La séduisante image d'Annunziata, sans cesse présente à son souvenir, lui causa des préoccupations constantes, presque des insomnies, et, avant que trois jours se fussent écoulés, il se croyait fort éperdument épris de la fille de don José.

Ceci, d'ailleurs, n'était qu'une illusion, mais cette illusion n'aurait point tardé sans doute à devenir une réalité (ainsi que cela arrive facilement en matières amoureuses), si des faits nouveaux et importants, dans le détail desquels nous allons entrer, n'étaient venus distraire le jeune homme et lui faire oublier sa passion improvisée.

Le surlendemain du jour où s'étaient passées entre Carmen, Quirino et Moralès les scènes qui remplissent les précédents chapitres, Tancredi, en rentrant après une promenade longue et ennuyée à travers la ville, trouva dame Yvonne Sandric dans un état d'agitation extraordinaire.

Le visage de la digne femme exprimait l'émotion, sa physionomie semblait mystérieuse, ses petits yeux étincelaient sous les larges rebords de sa coiffe bretonne, car cette honorable personne n'avait jamais voulu consentir, en dépit du climat de la Havane, à renoncer au costume de son pays natal.

A coup sûr elle avait un secret sur les lèvres, et elle se trouvait tiraillée en sens inverse par le désir de se taire et par celui de parler.

"Eh bien ! dame Yvonne, lui demanda le Français, qu'y a-t-il donc ?

—Ce qu'il y a, monsieur Tancredi ? Ah ! Dieu merci ! ce n'est pas moi qui vous le dirai, s'écria la Bretonne.

—Et pourquoi donc ne la diriez-vous pas ?

—Pourquoi ?

—Oui, pourquoi ?

—Parce que, monsieur Tancredi, avec l'aide du ciel je suis arrivée à mon âge de cinquante sept ans sonnés, sans avoir travaillé jamais à la perdution de l'âme de personne (que mon patron le grand saint Yves, et la bonne sainte Anne d'Aray en soient bénis !) et ce n'est pas par la vôtre que je commencerai, s'il plaît à Dieu !

—Ah ça, mais, dit Tancredi, fort intrigué par ce début, s'agit-il donc de la perdution de mon âme ?

La bonne dame fit le signe de la croix.

"Ni plus ni moins, répondit-elle ensuite.

—Alors, la chose que vous ne voulez pas me dire me regarde ?

—Ah ! monsieur Tancredi, je vous en supplie, ne me le demandez pas !...

—Je vous le demande, au contraire.

—Mais, ma conscience....

—Votre conscience n'a rien à voir dans mes affaires, ma digne hôteesse.

—Alors, vous le voulez absolument ?

—Tout à fait absolument.

—N'oubliez pas, au moins, que c'est vous qui me forcez à parler, et que, par conséquent, je ne serai coupable ou responsable en aucune façon si les choses que je vais vous dire vous induisent en tentation et vous deviennent une occasion de péché....

—C'est parfaitement convenu.

—Tenez, monsieur Tancredi, aussi vrai que j'ai toujours vécu dans la crainte de Dieu, vous feriez mieux de ne plus vous occuper de cela....

—Je vous ferez observer, dame Yvonne, que j'attends votre bon plaisir, et que vous me le faites un peu longtemps attendre."

Forcée dans ses retranchements, la Bretonne s'exécuta, quoique tout à fait à contre cœur.

"Eh bien ! dit-elle en baissant la tête, on est

venu vous demander il y a à peu près une heure.

—Qui donc est venu ?

—Une femme...."

Mme Sandric ne prononça ces deux mots qu'avec une répugnance manifeste.

"Une femme ? répéta Tancredi.

—Oui.

—Jeune ?

—Oh ! non pas !!! vaudrait mieux qu'elle fût jeune !

—Pourquoi cela ?

—Parce que l'on connaît que trop bien l'emploi de ces matrones de sang mêlé, qui sont la corruption, la perdution, l'abomination de la Havane.

—C'était donc une femme de couleur ?

—Oui, une mulâtresse.... une *Cabresse*.... enfin une face de clair de lune, comme elles en ont toutes ici, ces damnées *métisses* !

—Que me voulait-elle ?

—Elle voulait vous parler, l'aventurière !

—Que vous a-t-elle dit ?

—Elle m'a fait des questions sans nombre sur votre compte.... Elle s'inquiétait surtout de savoir si vos parents, en France, étaient bien riches et bien grands seigneurs....

—Et qu'avez-vous répondu, ma chère dame ?

—Vous comprenez, monsieur Tancredi, qu'entre compatriotes, en pays étranger, on doit se soutenir.... J'ai répondu que vos parents étaient aussi nobles que le roi, et assez riches pour pouvoir acheter l'île de Cuba toute entière s'ils en avaient la fantaisie."

Tancredi sourit.

"Dieu vous pardonne cet innocent mensonge ! murmura-t-il. Quant à la noblesse, il n'y a rien à dire.... je suis aussi bien gentilhomme qu'un Montmorency, qu'un Créqui ou qu'un Rohan, quoique ma race soit moins illustre que la leur ; mais pour ce qui concerne la fortune, c'est autre chose. Si j'achetais l'île de Cuba, il faudrait que l'île de Cuba fût vendue bien bon marché....

—Enfin, reprit dame Yvonne, vous conviendrez, j'imagine, que tout cela ne regardait pas cette mulâtresse....

—J'en conviendrai tant que vous voudrez....

Enfin, ma chère dame, après avoir obtenu de vous ces renseignements légèrement apocryphes, qu'a fait la questionneuse ?

—Elle est partie.

—Sans rien dire ?

—En disant qu'elle reviendrait.

—A merveille !....

—Mais soyez tranquille, monsieur Tancredi, elle ne vous importunera pas.... Eloi Sandric, mon mari, se chargera de la mettre à la porte.... C'est moi qui lui ferai la leçon.

—Gardez vous-en bien !

—Comment ! s'écria dame Yvonne, vous voulez la recevoir ?

—Sans doute.

—Mais à quoi bon ?

—A savoir ce qu'elle me veut.

—Eh ! qui vous affirme qu'on ne cherchera pas à vous attirer dans un piège en vous amorçant avec un semblant d'aventure ? En Bretagne, nous mettons toujours un morceau de lard grillé ou des quartiers de noix dans les ratières, sans cela les souris ne s'y prendraient pas....

—Vous pouvez avoir raison, dame Yvonne....

—Ah ! je le crois bien, que j'ai raison.... j'en jure par le grand saint Yves, mon vénéré patron !

—Mais, poursuivit le jeune homme, je prétends rester le seul juge et le maître unique de la conduite que je dois tenir. Par conséquent, ma digne hôteesse, lorsque la mulâtresse reviendra, vous voudrez bien l'introduire auprès de moi sur le champ et sans la moindre difficulté.

—Vous m'en donnez l'ordre, monsieur le chevalier ?

—Je vous donne aucun ordre, ma chère dame, et vous ne devez en recevoir de personne.... Je vous explique seulement quel est mon désir et quelle est ma volonté, et j'espère que vous ne vous opposerez ni à l'un ni à l'autre.

—Soit, monsieur le chevalier, murmura dame Yvonne en secouant la tête. Vous êtes le maître d'agir à votre guise et de ne tenir aucun compte des bons conseils qu'on vous donne.... Je m'en lave les mains.... Quand ce serait le diable en